

Les porteurs d'eau, Atiq Rahimi

L'auteur

Atiq Rahimi est né en 1962 à Kaboul. Il vit et travaille aujourd'hui à Paris. Il a fait ses études au lycée franco-afghan Estiqlal de Kaboul puis à l'université, section littérature.

En 1984, il fuit l'Afghanistan pour le Pakistan à cause de la guerre contre l'occupation soviétique.

Au moment de franchir la frontière vers le Pakistan, le passeur leur dit de regarder leurs traces laissées dans la neige. De l'autre côté de la frontière, un espace vierge, une page blanche à remplir.

Puis il demande et obtient l'asile politique en France où il passe un doctorat de communication audiovisuelle à la Sorbonne. Il est écrivain et cinéaste.

En 1989, son frère, communiste, resté en Afghanistan, est assassiné, mais Atiq Rahimi n'apprendra sa mort qu'un an plus tard.

Comme tout demandeur d'asile, il a dû raconter inlassablement ses peurs, ses doutes, ses failles, ses désirs.

Atiq Rahimi s'engage pour défendre la cause des réfugiés. En 2010, il est à l'origine d'une pétition pour la défense d'exilés afghans qui vivent dans la rue à Paris.

Pour lui, le rejet actuel de l'immigration reflète l'état du monde, où la notion de partage disparaît, au niveau politique et économique. L'incertitude règne, source de peur, peur des situations inconnues, de l'autre, de l'étranger.

Il réalise des films documentaires et adapte en 2004 son roman *Terre et cendres*, qui sera présenté au festival de Cannes et obtiendra le prix « Regard sur l'avenir ».

En 2008, *Syngué Sabour* (Pierres de patience) est le premier livre qu'il écrit en français. Il obtient le prix Goncourt, ce qui apporte à l'auteur autorité et confort. En 2013, il l'adapte au cinéma avec l'actrice iranienne Golshifteh Farahani dans le rôle principal.

En 2018, il tourne au Rwanda l'adaptation cinématographique de *Notre-Dame-du-Nil* de Scholastique Mukasonga.

En 2019, parution de "Les porteurs d'eau"

Peut-être que ce qui le caractérise le mieux est la notion de passage : entre les langues perse et française, entre l'écrit et l'image, entre les mots et la calligraphie qui représente sans doute l'espace le plus intime de cet écrivain protéiforme.

Histoire récente de l'Afghanistan

En 1973, un coup d'état met fin à la monarchie et instaure la République d'Afghanistan. Il marque la naissance d'un mouvement islamiste et islamique, partagé entre modérés et radicaux.

En 1978, les communistes prennent le pouvoir, soutenus par l'Union Soviétique. Leur volonté est de moderniser le pays. En 1988, les femmes représentaient 40 % des médecins et 60 % des enseignants à l'[Université de Kaboul](#).

De 1979 à 1989, guerre d'Afghanistan contre les Russes, qui se retirent en 1989.

De 1989 à 1996, une guerre civile a opposé les moudjahidines, soutenus par les États-Unis et le Pakistan, aux communistes.

De 1996 à 2001, le pays vit sous le régime des Talibans qui appliquent le régime de la charia dans tout le pays. Les femmes n'ont plus le droit à l'éducation, et les exécutions sommaires sont courantes. Il prendra fin après les attentats de septembre 2001, avec la mise en place d'un président par intérim, Hamid Karzai, grâce au soutien des puissances occidentales et américaines.

Les deux lycées français, fermés en 1979, sont de nouveau ouverts depuis 2003, ainsi que d'autres établissements scolaires, américains, britanniques, etc.

Le niveau d'alphabétisation de la population est estimé à 43,1 % pour les hommes et 12,6 % pour les femmes. En Afghanistan, beaucoup de filles ne reçoivent aucune instruction et celles qui vont à l'école n'y restent en général pas plus de quatre ans.

En 2002, l'auteur est retourné à Kaboul, dans le lycée français où il avait été élève. Cet établissement a gardé son nom "Indépendance". Avant le régime des Talibans, les trois mots Liberté, Égalité, Fraternité figuraient sur la façade. Le mot liberté a été arraché. Pourquoi ?

D'après A Rahimi, le mot indépendance exalte la fierté du peuple alors que le mot liberté heurte la morale. Les Afghans se sont battus contre tous les envahisseurs, l'intégrité de leur terre l'emporte sur celle du citoyen.

En Afghanistan, il n'y a pas de combat pour la liberté, pour les droits de l'homme et du citoyen, pour la démocratie, ces droits qui visent à admettre l'humain, l'individu. Mais dans la lutte collective contre l'envahisseur, c'est inconsciemment la liberté qui est réclamée.

Actuellement, les Talibans sont toujours présents, ils sont soutenus politiquement par le Pakistan, économiquement par l'Arabie Saoudite. L'état afghan n'est implanté que sur environ 30 % du territoire. Le pays est rongé par la corruption, la production d'opium dont il est le premier fournisseur mondial.

Présentation du roman

A. Rahimi : "Au commencement d'une œuvre, il y a quelque chose qui brûle en moi, il y a un cri qui me pousse vers l'écriture, comme un enfant lorsqu'il exprime un désir, soit il pleure, soit il crie".

Pour l'écrivain, le monde est une matière. Il émaille "les porteurs d'eau" d'événements du printemps 2001. C'est un moment de rupture en France, où Bertrand Delanoë est élu maire de Paris, et aussi en Afghanistan, où les statues des Bouddhas de Bamiyan sont détruites. Le 13 mars 2001, le régime des Talibans de Kaboul annonce *"il est décrété que toutes les statues et tous les sanctuaires non islamiques sis dans les différentes parties de l'Émirat doivent être détruits. Ces statues ont été et restent des sanctuaires d'infidèles, et ces infidèles continuent à les adorer et à les vénérer. Allah tout puissant est le seul"*

A. Rahimi écrit "Les porteurs d'eau" 18 ans après la destruction des Bouddhas. Il explique avoir eu besoin de distance et de réflexion pour écrire ce livre. C'est une déclaration d'amour à son pays, par le truchement des personnages et des événements, et par le lien que la narration établit entre eux.

Il relate le destin de deux hommes : Tom, qui vit entre la banlieue parisienne et Amsterdam et qui veut quitter sa femme, et Yusef qui vit à Kaboul, dont le sommeil est perturbé à cause des sentiments qu'il éprouve pour sa belle-sœur, et de son gagne-pain comme porteur d'eau.

C'est un roman choral, organisé autour de ces deux personnages, choqués par la destruction des Bouddhas, ces derniers étant le troisième personnage. Leurs histoires se croisent, se reflètent comme dans un miroir. Les chapitres impairs sont consacrés à Tom, ils ont été écrits directement en français. Les chapitres pairs relatent l'histoire de Yusef, ils ont d'abord été écrits en persan, puis réécrits en français. Le lecteur a le choix de lire leurs histoires indépendamment l'une de l'autre. Yusef mène la vie qui aurait pu être celle de Tom s'il ne s'était pas exilé.

Le parcours des deux personnages, leur philosophie de la vie diffèrent radicalement, différence que l'on retrouve aussi dans le style.

Ainsi, l'histoire de Yusef est racontée à la troisième personne par un narrateur omniscient, c'est une langue où les images, les contes et légendes tiennent lieu de mode de pensée.

L'histoire de Tom est racontée par le narrateur qui s'adresse à lui, donc à la deuxième personne.

Ex. *"il pleut. Tu entends le fracas de la pluie.."* *"tu doutes de tes yeux grand ouverts"* mettant ainsi de la distance entre le lecteur et Tom. La langue est rationnelle, argumentative.

Les Bouddhas de Bamiyan

Ce sont d'immenses statues sculptées entre le 6^e et le 4^e s. avant JC, situées à 200 km de Kaboul, excavées dans la paroi d'une falaise, inscrites au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. Elles sont le symbole de l'identité afghane, la rencontre entre les civilisations grecque et bouddhique.

Leur destruction s'étale sur un mois, elle se termine le 8 mars 2001, journée internationale de la Femme, mais la presse ne mentionnera ce fait que 3 jours plus tard, soit le 11 mars.

Cette destruction est une date charnière dans l'histoire de l'Afghanistan. Elle a provoqué une vive et forte réaction au niveau international alors que depuis le retrait des Russes en 1989, le monde observait un quasi-silence envers l'Afghanistan où sévissait la guerre civile.

Pourquoi cette destruction ?

Pour les Talibans, ces représentations sont contraires à la religion islamique. Ils montrent ainsi leur volonté de détruire tout ce qui a existé auparavant, jusqu'aux racines du pays. Aucun art pré-islamiste ne doit subsister ! C'est un défi lancé à l'égard de l'humanité.

Pour les Afghans, c'est l'identité afghane, marquée par le bouddhisme, qui est visée. Avant la guerre civile, Kaboul notamment était une ville multi confessionnelle.

Dans le roman, la destruction des Bouddhas fait irruption dans la vie des personnages, elle va changer leur vie.

La journée du 13 mars pour Tom et Yusef, de l'aube jusqu'à la nuit

Elle se déroule parallèlement pour les deux personnages.

Ils se réveillent très tôt, mais ont beaucoup de mal à se lever, car ils sont tiraillés.

Tom par le désamour qu'il ressent envers sa femme et sa décision de la quitter, Yusef par un amour naissant qu'il ne veut pas admettre. Tous deux ressentent de la culpabilité, à laquelle s'ajoute pour Yusef la honte de perdre la maîtrise de son corps, et du cours de sa vie.

Les deux quittent sans bruit leur domicile et se mettent en route.

Tom part pour Amsterdam retrouver sa maîtresse. Il roule sous la pluie. Il veut mettre fin à ses mensonges, mais peinera à trouver les mots pour écrire une lettre d'explication à Rina.

Yusef marche toute la journée avec son outre sur le dos, en allers-retours de la source à la mosquée ou chez les clients qui l'attendent. Il vit sous la domination des Talibans, dans la confusion des sentiments entre ce qu'il ressent, ce qu'il combat et le code de conduite imposé.

Tom comme Yusef sont confrontés à l'exil, voulu et réalisé pour l'un, ou refusé pour l'autre. Tom est parfaitement intégré en France, Yusef est attaché à sa ville, il constate et déplore l'exil de son frère, ainsi que celui de nombreux Kaboulis, communistes, hindouistes.

L'un jouit de toute sa liberté. L'autre est ligoté par les traditions, la loi des Talibans.

A partir des chapitres 19 et 20, s'amorce un moment pivot pour chacun, au niveau de leur relation à l'amour et de la conduite de leur vie. Ils connaîtront tous deux un gros moment de désarroi, de totale déstabilisation. S'ensuit une métamorphose, que l'on peut nommer acceptation de leur identité profonde.

Tom, l'exilé

Il né en Afghanistan, où il a vécu jusqu'à sa fuite, via le Pakistan, au moment de l'occupation soviétique. Il avait peu auparavant fait la connaissance de Rina, qu'il reviendra chercher à Kaboul deux ans plus tard.

Comme un chevalier d'antan, tu es retourné malgré tout à Kaboul, clandestinement, au risque de te faire arrêter ou envoyer au front. Trois mois dans l'ombre, puis un mariage clandestin, et à nouveau l'exode, la route illicite vers le Pakistan, toi à pied, Rina sur un âne que tu avais dû acheter pour elle.

Le narrateur souligne l'addiction de Tom à l'interdiction et à la clandestinité.

Enfant, tu étais intimidé, marginalisé, oublié par les grands de ta famille, et blâmé par l'école. Avec cette envie enfantine de te cacher toujours.

Adolescent, tu devais étouffer tous tes désirs pubertaires devant la famille, la société, la religion, la tradition, en te réfugiant dans tes fantasmes solitaires et secrets.

Adulte, tu souffrais de ton silence politique imposé par le gouvernement communiste contre lequel tu te battais aux côtés des jeunes résistants clandestins.

Au moment du récit, Tom est intégré en France. Il est naturalisé, occupe un poste de technico-commercial dans la société Anagramme, où il vend des machines de sérigraphie textile pour reproduire les grandes œuvres picturales. Il visite régulièrement des clients à Amsterdam, il fait de nombreuses rencontres amoureuses.

Il ne s'exprime plus qu'en français. Il fuit son rapport à ses racines, son pays, sa famille. Il a condamné sa langue d'origine au silence et à l'oubli.

Mais les deux langues sont imbriquées. "L'esprit français exige, comme tu dis, un autre langage, plus cérébral que viscéral, dans lequel mot et pensée sont inséparables.

Tu dis ce que tu penses, et tu penses ce que tu dis. Et tu dois tout dire, tout expliquer, tout analyser. Pas de lyrisme. Pas de métaphore. Alors que tu viens d'une culture dans laquelle on ne parle que pour cacher sa pensée, on n'écrit que pour emballer ses désirs et embellir ses tripes dans la poésie. Toi, tu te perds toujours

entre les deux... Tu songes avec ta culture d'origine et tu parles avec les mots et les concepts de la langue française."

Il est atteint de paramnésie : tout est déjà vu, vécu, tout est double

Selon wikipedia, le **déjà-vu** est la sensation d'avoir **déjà** été témoin ou d'avoir **déjà** vécu une situation présente, accompagnée d'une sensation d'irréalité, d'étrangeté. Il s'agit d'une forme de **paramnésie** (néologisme formé sur le modèle de amnesia « absence de souvenir, oubli » à partir du grec para « à côté » et mnesis « mémoire, souvenir »).

. "cet état étrange dans lequel on pense avoir vécu la scène autrefois, par anticipation. Cette situation de déjà vu ne t'inquiète pas. Elle t'amuse, et te rend la situation familière. Tu te sens maître du temps."

Le désir de quitter sa femme l'habite depuis des mois, mais il a peur de l'incertitude. *"tu es devenu, malgré toi, paramnésique, pour conjurer la peur de l'étranger, de l'inconnu, de l'inquiétant. Au risque de vivre dans l'étrangeté"*.

Le 13 mars 2001, il quitte effectivement sa femme, mais lâchement : il part très tôt pour Amsterdam, prétextant un rendez-vous avec un client. Il a 45 ans. Le narrateur le définit comme *"un exilé errant, un technico-commercial, un commis voyageur, un amant fugitif, un mari en cavale, un père absent"*. Prend-il une nouvelle fois le chemin de l'exil pour habiter enfin pleinement sa vie, ses désirs ?

Son trajet en voiture, sous la pluie, est une longue réflexion sur sa situation, sur ses mensonges envers Rina, sur sa condition d'exilé, sur l'amour.

Il décide de dire toute la vérité à Rina, mais ne parvient pas à lui écrire en français, et soudain *"par une pulsion singulière, tu te mets à écrire dans ta langue maternelle... cette langue que tu avais condamnée au silence et à l'oubli. Il n'empêche qu'elle domine toujours d'une manière ou d'une autre ta pensée, tes émotions, même lorsque tu les exposes en français"*.

Arrivé à Amsterdam, il déambule dans les rues en attendant de retrouver Nuria. Il pénètre dans un bar qu'elle fréquente, fume un joint, s'interroge, comprend finalement que Nuria lui a menti sur ses origines. Une transformation s'opère alors en lui :

"Tom, tu ne veux plus l'être.

Tom, tu ne l'as jamais été

Tom a été inventé, seulement pour vivre ce que Tamim ne pouvait pas vivre.

Tom n'était qu'un nom. Un mot. Un mime. Un pantin. Un double..."

Avec Tom et à travers Tom, Tamim vit ses rêves, ses désirs, sa liberté, son présent.

Sans Tom, Tamim resterait un Afghan exilé qui n'appartient pas au monde dans lequel il s'est réfugié, mais à son passé, à sa terre natale, à sa famille."

C'est une réconciliation avec lui-même. A partir de ce moment, la position du narrateur change. Il devient spectateur, s'exprime à la troisième personne.

Les personnages féminins

A travers elles, A. Rahimi adresse un bel hommage à la femme.

A Paris, Rina

C'est l'épouse de Tom. Elle l'a rejoint en exil, l'a suivi jusqu'en France. Mais contrairement à son mari, elle reste profondément attachée à sa culture et sa langue d'origine. D'après la mère de Tom, *"elle est ses origines, sa jeunesse, son exil et son identité"*. Rina sait tout de Tom, *"de ses théories, de ses errements, mais elle feint d'ignorer tout, comme la plupart des femmes afghanes. Elle se contente de ses mensonges, en les interprétant comme des signes de crainte et d'attachement, et pas comme de la lâcheté"*.

A Amsterdam, Nuria et Rospinoza

Nuria faisait de l'auto-stop sur l'autoroute d'Amsterdam. *"Elle s'est fait embarquer dans la voiture, puis dans la vie de Tom. Lentement. Progressivement. Paisiblement"*. C'est une jeune fille insaisissable. Elle se dit d'origine catalane, vit à Amsterdam, étudie à l'école des beaux-arts de cette ville ; elle est stagiaire en restauration des œuvres d'art au musée Rembrandt. Elle déclare s'engager auprès des jeunes filles opprimées, s'intéresser beaucoup à la condition des femmes afghanes.

La version qu'elle donne de sa vie est souvent émaillée de contradictions, d'incongruités, que Tom ne cherche pas à percer.

Rospinoza est une amie de Nuria *"une dame française, sans âge. Un long visage en forme d'olive, mais décharné ; les yeux perçants de hibou, le nez d'aigle."* Elle fréquente les bars, fume de l'herbe, propose à Tom de l'afghan. Elle éclaire Tom sur ses sentiments.

| |
|---|
| <p><u>Pause</u> : pour les exilés, quelle interaction entre la langue et la culture d'origine, et la langue et la culture du pays d'accueil ?</p> |
|---|

Yusef, miroir inversé de Tom

Ses parents sont originaires de la vallée d'Ajdar, au fin fond des vallées de Bâmiyan. Il vit à Kaboul ; il est logé dans la maison de "nana Nafasgol", chez qui il a travaillé comme aide-cuisinier jusqu'à la mort de son père, quand il avait 8 ans, croit-il. Car il ne sait pas son âge. Sa notion du temps est liée aux événements : le frère est parti au printemps, sa mère est morte au début de l'hiver suivant.

Son père avait découvert une source d'eau très pure. Cette source était tout pour son père *"Une source de vie, pour laquelle il ne voulut jamais quitter le quartier, même lorsque la guerre éclata"*.

Le père y emmenait Yusef et son frère aîné le vendredi matin pour faire les ablutions avant l'appel à la prière de midi. Yusef aimait ce moment alors que son frère en avait peur. On accède à la source par une grotte, il faut emprunter un chemin souterrain, sans lumière, prendre l'eau à l'aveugle, et remonter par un autre tunnel moins en pente, mieux aéré que le premier.

Mais le père *"ne voulait absolument pas que ses enfants fassent son métier. Il rêvait que ses garçons deviennent deux grands restaurateurs de Kaboul. Aussi les envoya-t-il travailler chez les voisins, comme aides-cuisiniers"*.

Toutefois, à la mort du père, la mère colle littéralement l'outre sur le dos de l'enfant. Outre trop lourde pour lui, qui déforme son corps, et réduit sa personne à la fonction de porteur d'eau. Il est devenu un homme certes indépendant, mais solitaire et vieux sous le poids de l'outre.

"Il n'est pas âgé mais il est déjà vieux, courbé sous le poids de l'outre, les jambes écartées en arc comme deux parenthèses, visage dévasté par le soleil et le froid, barbe poivre et sel avant l'âge, souffle court et bruyant... Il a l'impression d'avoir soixante ans, d'être frileux en toute saison".

Il aurait dû changer de métier, faire n'importe quoi. Mais comme disait sa mère, il n'est bon à rien.

Ses journées sont rythmées par les appels à la prière. Il subit la domination des Talibans, se plie à tous les interdits sociaux et religieux, et ne sait que faire de la violence qui l'habite, qu'il ne sait même pas reconnaître.

Yusef livre donc de l'eau à la mosquée pour les ablutions, ainsi qu'à des particuliers. Comme la sécheresse sévit à Kaboul, c'est un bon gagne-pain. Il est attendu par tous les habitants du quartier. Lui attend que son frère aîné, parti en Iran sans un mot d'explication, rentre au pays, et reprenne sa femme Shirine. En attendant, Yusef se doit de protéger sa belle-sœur, de veiller sur elle.

Il est *"un homme ligoté de partout - attaché à son outre et à la mèche de sa belle-sœur"*. *"Il n'a jamais connu le péché manuel"*

Il est désemparé, muré dans sa solitude.

Il est analphabète, comme un peu plus d'un homme afghan sur deux. Il ne connaît pas les mots pour nommer les sentiments qu'il éprouve à l'égard de Shirine. Tout d'abord du mépris, puis de l'attirance, qui l'effraie et le remplit de rage. La honte le submerge.

Il fait partie de ces Afghans pour qui parler d'amour est tabou, mais qui connaissent des chansons et poèmes populaires qui parlent d'amour. Toutefois, comme l'analyse Respinoza, sans la maîtrise des mots, il n'y a pas d'histoire. Il n'y a que des gestes et des symboles.

Deux personnages féminins à Kaboul

Bibi Sima est une jeune dame qui vit seule avec ses deux jeunes filles, à qui Yusef apporte de l'eau. Son mari, blessé à la guerre, a disparu du jour au lendemain. De temps à autre, un jeune soldat vient lui rendre visite, son frère sans doute, croit Yusef. Elle ne craint personne. Elle donne des cours clandestins aux jeunes filles à qui les Talibans interdisent l'école.

Shirine, belle-sœur de Yusef, qui lui doit protection, et à qui elle "appartient", comme elle appartenait auparavant à son mari. Elle est d'abord une charge pour lui.

Elle fait la cuisine et le ménage pour Yusef, ainsi que dans les maisons voisines. Les deux dorment dans la même pièce, de part et d'autre du sandali.

Yusef prend soin d'elle, lui achète de bonnes choses, des vêtements beaux et chauds. Il est même allé à l'autre bout de la ville pour lui acheter un châle de soie beige, brodé à grands motifs d'oiseaux, que Shirine garde comme une étoffe sacrée.

Un jour, Shirine lui a mis la main sur le front, lui procurant une drôle de sensation qui lui fit battre le cœur. Puis elle lui a caressé les cheveux, les oreilles, le cou. Le corps de Yusef se gonfle de désir, il prend peur, repousse Shirine, et la ramène chez ses parents qui la repoussent.

Depuis quelque temps, elle n'a plus goût à rien, elle est de plus en plus silencieuse, de plus en plus retirée, de plus en plus amaigrie. Son sommeil est très agité. Dans ses rêves, elle parle une langue inconnue de Yusef, qui l'intrigue et le perturbe.

Mais ce matin du 13 mars, elle ne se lève pas, refuse de parler, ne mange pas. Et plus tard dans la journée, elle aura disparu, avec ses affaires, tout en laissant le foulard de soie. Yusef partira à sa recherche quand il aura compris, et accepté l'amour qu'il éprouve pour elle.

Les autres personnages masculins de Kaboul éclairent divers aspects de la personnalité de Yusef

Dawood est le logeur de Yusef. Il a deux femmes, vit à Kaboul avec la plus vieille, et a installé la plus jeune et ses filles à l'étranger. C'est un homme antipathique, cupide, que Yusef déteste car il le soupçonne de s'intéresser de trop près à Shirine, "de jeter des regards doux et avides sur elle, de l'épier pendant qu'elle se lave dans la salle de bains de la maison, plutôt qu'au hammam".

Le professeur Najib a été le mentor de Souleymane, le frère aîné de Yusef. C'est une personne paisible, qui vit au milieu de ses livres, des cahiers de ses étudiants.

Il a envoyé toute sa famille au Tadjikistan, refusant pour lui-même l'exil car il y perdrait ses traces. Quand Yusef lui livre de l'eau, il est toujours accueilli avec un

sourire.

Mais lui aussi est absent depuis deux jours, sa maison est vide, délaissée, à l'abandon.

Le soufi Hafiz à qui Yusef livre de l'eau. C'est un poète qui a surnommé Yusef Sisyphe, lui demandant quel péché il avait commis pour qu'Allah le condamne à remplir et vider son outre éternellement.

Il est bienveillant, surtout à l'égard de Yusef et Shirine.

Hafiz s'est tu dès l'arrivée des moudjahidines, mais Yusef l'entend réciter de temps en temps des poèmes dans sa barbe. Toutefois jamais devant les autres.

Il dit comprendre le silence de Shirine et aide Yusef à démêler ses sentiments. Il lui cite la sourate 4, verset 34 du Coran : *"Les hommes ont autorité sur les femmes, en raison des faveurs qu'Allah accorde à ceux-là sur celles-ci, et aussi à cause des dépenses qu'ils font de leurs biens. Les femmes vertueuses sont obéissantes, et protègent ce qui doit être protégé, pendant l'absence de leurs époux, avec la protection d'Allah. Quant à celles dont vous craignez la désobéissance, exhortez-les, éloignez-vous d'elles dans leurs lits et frappez-les. Si elles arrivent à vous obéir, alors ne cherchez plus de voies contre elles, car Allah est certes Haut et Grand"*.

Hafiz explique ensuite à Yusef que ce verset permet à certaines personnes, comme le mollah, de justifier leur comportement vis-à-vis de leurs épouses mais ce qu'il faut retenir, c'est que les femmes sont gardiennes de ce qui est caché. *"La femme cache le secret de la Création, la Vérité divine et humaine"*. Yusef ne comprend rien.

Lala Bahari

Il était sikh, enturbanné et barbu, et a renié sa confession le jour où Indira Gandhi a été assassinée par un sikh.

Il est devenu hindou et tient une échoppe qui n'est fréquentée que par les femmes. Toutefois, Yusef y achète ses cigarettes Salem.

Il est âgé et maigre. C'est un homme sage, de bon conseil, un être reclus comme Yusef, dont il est le seul ami dans le quartier, *"un ami pourtant bienveillant qui le comprenait ; un ami à qui il pouvait se confier"*. Il aide Yusef à démêler ses sentiments envers Shirine, à accepter ses désirs d'homme amoureux, en s'appuyant sur la philosophie hindouiste, où l'amour charnel a sa place.

Le mollah Omar a imposé aux Hindous de mettre autour de leur bras un ruban orange. Mais Lala Bahari s'en dispense souvent, et cela lui a déjà valu de se faire tabasser par les Talibans. En effet, il se trouvait dans la rue au moment de la prière, et comme il ne portait pas ce ruban orange, on le croyait musulman.

Lala Bahari a dit vouloir mourir au pied du Grand Bouddha. Il espérait que l'annonce de la destruction des statues de Bouddhas n'était qu'un chantage politique. Mais le matin du 13 mars, son échoppe reste désespérément fermée. Yusef s'en inquiète. Il craint son arrestation, sa mort.

Lorsque Atik Rahimi avait 16 ans, il a fait un séjour d'un an et demie en Inde au cours

duquel il a appris l'hindi et l'anglais auprès d'un professeur sikh d'origine afghane.

Avec le personnage de Lala Bahari, l'auteur rend hommage à la culture afghane, empreinte de poèmes, de rituels, de modes de pensée hindouistes.